

La veillée Pascale par P. Claude Tassin (26 Mars 2016)

(Les trois premières lectures de l'Ancien Testament s'imposent normalement).

Genèse 1, 1 – 2, 2 (« Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon «)

Au seuil du carême, nous avons médité sur les origines de l'homme. La veillée pascale propose le grand récit de la création, un joyau de la littérature mondiale. Le texte, dépourvu de toute prétention scientifique, a été composé par des prêtres juifs exilés à Babylone. Les Babyloniens adoraient le soleil et la lune. Ces astres sont ici ravalés au rang de luminaires, et la lumière naît, à l'origine et avant les astres, d'un simple mot de Dieu : « Que la lumière soit ». Sa Parole crée, en nommant les choses et en les séparant. Séparer, c'est distinguer ; distinguer, c'est comprendre. Ainsi, Dieu donne à l'homme un monde bien fait dont on peut comprendre l'ordre, ***la beauté**, pour s'en servir à bon escient. Les religions anciennes voient, dans les créatures de la nature, des images des dieux auxquelles l'homme se soumet avec crainte. Pour la foi d'Israël et la nôtre, au contraire, c'est l'homme qui est l'image de Dieu, chargé de gouverner la création avec sagesse.

Mais celui qui a dit : « Que la lumière soit » a relevé le Christ d'entre les morts. C'est « le premier jour » d'une semaine nouvelle inaugurant un monde nouveau qui va vers le Sabbat de Dieu, la fête sans fin. Par le baptême, le Souffle de Dieu, l'Esprit Saint, nous recrée plus merveilleusement à l'image du Christ ressuscité, premier homme de la nouvelle création.

* **La beauté.** « Les cieux, l'air, la terre, les mers, sont revêtus

de splendeur, et le *cosmos* tout entier doit son nom à sa magnifique harmonie. Nous apprécions cette beauté des choses d'instinct, naturellement, mais la parole qui l'exprime est toujours inférieure à ce que notre intelligence a saisi. À plus forte raison le Seigneur de la beauté est-il au-dessus de toute beauté ; et si notre intelligence ne peut concevoir sa splendeur éternelle, elle garde pourtant l'idée de splendeur... » (Saint Hilaire de Poitiers [4^e siècle]).

1. **NB.** Avant l'apparition des « cosmonautes », le terme grec *kosmos*, le monde, avait chez les anciens le sens de bel ordre et de beauté (ce sens a perduré dans notre mot « cosmétique »).

Genèse 22, 1-13.15-18 (Sacrifice et délivrance d'Isaac, le fils bien-aimé)

L'ordo liturgique impose cette lecture pour la veillée pascale. Les équipes liturgiques et les pasteurs qui l'omettent manifestent leur absence de culture théologique.

« Dieu mit Abraham à l'épreuve. » Épreuve barbare ! Sacrifier un fils unique ! Le Créateur de la vie se contredirait-il ?

L'auteur compose ce récit bien des siècles après la mort d'Abraham. Il sait que son humour tragique interpellera ses lecteurs. Il sait que Dieu interdit tout sacrifice humain. Il suppose même qu'Abraham le sait. D'ailleurs, dans ce récit, Dieu empêche Abraham d'aller au bout de son obéissance. Alors, que veut dire notre conteur ?

1) La naissance d'Isaac était le moyen par lequel Abraham put se survivre dans l'histoire. Or, cette naissance miraculeuse était le don de Dieu. Si Abraham refusait de sacrifier l'enfant, il se constituait en propriétaire (il est à moi !) et oubliait que c'est Dieu qui donne tout. En même temps, il ne pouvait pas penser que

Dieu annulait ce qu'il avait juré. Il ne lui restait qu'à « craindre Dieu », à s'en remettre à lui dans cette situation insensée.

2) Selon une lecture théologique correcte, nous devons tout à Dieu ; nous vivons par lui. C'est cela qu'exprimait le sacrifice juif de l'holocauste. Dieu nous demande de nous offrir nous-mêmes, non pas en nous tuant, mais en cherchant à chaque instant quelle est sa volonté (voir Romains 12, 1-2).

La tradition juive ancienne fait d'Isaac un jeune adulte de trente-sept ans s'offrant lui-même librement à Dieu, en communion avec Abraham. Les auteurs du Nouveau Testament le savaient. Ils ont vu ainsi un parallèle entre le sacrifice d'Isaac et celui de Jésus, le « Fils bien-aimé » que le Père a tiré de la mort, lui « qui n'a pas épargné son propre Fils » (Romains 8, 32). L'expression fait écho à la déclaration divine adressée à Abraham : « Tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique » (Genèse 22, 16 ; cf les versets 2 et 12). Les traditions légendaires juives anciennes faisaient d'Abraham le premier ***croyant en la résurrection.**

* **Abraham, croyant en la résurrection.** La légende juive humoristique, relayée par saint Éphrem, raisonnait en ces termes : Abraham, juste et saint, ne pouvait désobéir à Dieu. Il allait donc immoler son fils. Mais il ne pouvait pas non plus mentir. Si donc il dit à ses serviteurs, au pluriel : « Restez ici avec l'âne (...) puis *nous* reviendrons vers vous », c'est dans la conviction, à travers ce « nous », que Dieu ressusciterait son garçon. D'où cette formule, dans les *Dix-Huit Bénédiction*s synagogales : « Béni es-tu, Bouclier d'Abraham ! Tu es puissant éternellement, Seigneur. Tu fais vivre les morts, débordant de salut. »

Exode 14, 15 – 15, 1a (« Les fils d'Israël avaient marché à pied sec au

milieu de la mer »)

Pharaon s'est repenti d'avoir renvoyé les Israélites, et les voici coincés entre la mer Rouge et l'armée égyptienne. Certains reprochent à Moïse de ne pas les avoir laissés à leur esclavage, préférable à la mort qui les attend (cf. Exode 14, 11-12). Difficile apprentissage de la liberté ! Alors Dieu intervient.

Ce récit biblique est une sorte d'acte de naissance de la communauté des sauvés ne s'est pas écrit en un jour : les auteurs sacrés l'a remanié d'âge en âge, tant l'événement semblait important, et les traditions ne s'y harmonisent pas toujours. Pour l'une, Dieu fait souffler un vent qui assèche la mer ; pour une autre, Dieu fend la mer en deux murailles, et cette dernière tradition domine l'état actuel du récit. Par là, Dieu agit en Créateur : il sépare la mer, symbole du Mal et du néant, comme il avait séparé les eaux d'en haut et les eaux d'en bas (cf. Genèse 1, 7), et dans cette fente créatrice, le peuple s'engouffre vers la vie. Quand Dieu nous sauve, c'est en nous recréant et en nous délivrant des forces de mort ; c'est pourquoi ce passage de la Mer est pour nous le symbole du baptême. Mais rappelons aussi la portée finale de l'Exode dans la foi juive, foi exprimée dans ***la quatrième nuit** du *Poème des Quatre Nuits*.

Le Cantique qui suit la lecture est d'époque postérieure : il prolonge l'événement jusqu'à l'entrée en Terre promise, à l'ombre du Temple.

* « **La quatrième nuit**, quand le monde arrivera à sa fin pour être dissous : les jougs de fer seront brisés et les générations perverses seront anéanties. Et Moïse montera du milieu du désert et le Roi Messie viendra d'en-haut. L'un marchera à la tête du troupeau et sa Parole marchera entre les deux, et Moi et eux marcherons ensemble. »

Isaïe 54, 5-14 (*L'amour de Dieu pour Jérusalem son épouse*)

Dans ce chant d'amour de Dieu, l'épouse est Jérusalem, c'est-à-dire, à la fois, les habitants de la ville exilés à Babylone, et la cité elle-même, vidée par cette déportation.

« Ton époux, c'est Celui qui t'a faite... » Le Créateur peut agir partout, jusqu'en Babylonie. Il est aussi « rédempteur ». Ainsi appelait-on celui qui avait la charge de venger l'honneur familial bafoué. Ce Dieu-là prend fait et cause pour l'épouse momentanément répudiée (le prophète caractérise l'exil comme une répudiation) et il ouvre l'ère d'une pleine réconciliation.

Quand l'homme s'égare, il pense facilement que c'est Dieu qui s'écarte et lui cache sa face – qu'il est en « colère », selon nos mots humains. Mais, selon le Psaume 29 [30], 6, « sa colère ne dure qu'un instant, sa bonté, toute la vie. » C'est un amour éternel, inébranlable, une grande tendresse.

Le poète se tourne vers la ville elle-même, « Jérusalem, malheureuse ». Elle va devenir une cité rutilante de pierres précieuses. Elle vivra dans une paix totale, ses enfants se laissant instruire par Dieu en personne, selon la prophétie de **l'Alliance nouvelle*** (Jérémie 31, 31-34). Dans cette épouse et cette cité renouvelée, l'Apocalypse verra l'Église, l'épouse de cet Agneau dont le sang versé a permis le mystère de paix et de réconciliation (cf. Apocalypse 21).

* **L'Alliance nouvelle**. Paul prolongera cette prophétie de Jérémie. Il dira aux nouveaux baptisés de Thessalonique : « Vous avez appris vous-mêmes de Dieu [littéralement : vous êtes des "*théodidactes*"] vous aimer les uns les autres » (1 Thessaloniens 4, 9).

Isaïe 55, 1-11 (Le mystère de l'eau et de la parole)

Voici l'épilogue du Livre de la Consolation (Isaïe 40 – 55). Le prophète a longuement annoncé la libération des Juifs déportés à Babylone. Il suffit maintenant d'y croire.

1. « Vous tous qui avez soif... » C'est le cri du porteur d'eau. Sans argent, les assoiffés se fatiguent pour ne rien gagner. Tels sont les Exilés (cf. Isaïe 41, 17). Qu'ils aient simplement soif de Dieu, de sa parole, source de vie, et le bonheur viendra : vin, lait et viandes savoureuses. Qu'ils aient soif de sa Sagesse (comparer Proverbes 9, 1-5) qui s'exprime dans l'histoire des hommes.
2. Dieu promet « une alliance éternelle ». Le peuple entier rayonnera de la grandeur qu'avait le roi David. il convoquera les nations à son gré car Jérusalem deviendra le centre de l'univers, résidence du « Saint d'Israël ».
3. Ce Dieu si grand est proche, il se laisse trouver. Ceux qui, dans leur exil, s'étaient laissé aller à l'infidélité, par découragement, doivent se convertir. Nulle rancune possible en Dieu, tant ses pensées sont nobles et élevées.
4. C'est par sa Parole que le Créateur agit, lorsqu'il fait pleuvoir et neiger pour donner à l'homme sa subsistance. C'est la même Parole qui annonce la délivrance : elle dit ce que Dieu veut, elle fera ce que Dieu dit.

Exode et Exil sont les symboles de l'événement pascal. Par l'eau et l'eau vive du baptême, nous sommes recréés, selon les promesses annoncées par les prophètes.

Baruc 3, 9-15.32 – 4, 4 (Marche vers

La splendeur du Seigneur)

Baruc, secrétaire du prophète Jérémie, est censé s'adresser aux Juifs déportés à Babylone. En réalité, sous ce pseudonyme, un sage juif du 2^e siècle avant notre ère, s'adresse à ses frères dispersés dans les royaumes d'Orient, et qui s'interrogent : Pourquoi Dieu nous laisse-t-il vivre dans un environnement païen qui nous opprime et nous pervertit ? Comment survivre de manière intelligente dans ce milieu ?

Une longue méditation répond à ces problèmes. Si vous en êtes arrivés là, dit-elle, c'est que vous avez oublié Dieu, « la Source de la Sagesse » ; vous la cherchez là où elle n'est pas. La véritable sagesse s'exprime dans la création d'un monde bien fait, bien rythmé par le mécanisme de la nature dont vous ne percez pas le mystère, mais qui vous révèle une pensée supérieure.

La Sagesse, art de Dieu pour faire vivre, est aussi un art de vivre, puisque, depuis la manifestation du Seigneur au Sinaï (Exode 19 – 24), « la Sagesse est apparue sur la terre », elle se condense dans « le livre des commandements de Dieu ». Suivre ceux-ci, voilà la seule manière intelligente de vivre, le privilège des croyants.

Pour nous, « la Sagesse apparue sur la terre » est le Christ qui nous invite à suivre ses commandements. Par le baptême, il nous tire « du séjour des morts », de tout ce qui, en ce monde, menace notre foi.

Ézéchiel 36, 16-17a.18-28 (« Je répandrai sur vous une eau pure et je vous donnerai un cœur nouveau «)

Le prophète révèle trois choses aux « gens d'Israël » : pourquoi ils sont déportés à Babylone, pourquoi Dieu les ramènera sur leur

terre, et comment il opérera.

1. Le pays donné par Dieu, Israël, le Peuple l'a souillé par ses injustices (le sang versé) et sa perversion religieuse (ils installaient chez eux des cultes d'idoles). En conséquence, Dieu a nettoyé la Terre sainte en la débarrassant des pécheurs, en les dispersant dans les nations païennes.
2. Mais Dieu ne peut pas laisser durer la situation. La présence des Israélites chez les païens signifie la victoire de ces derniers et la défaite de Dieu. C'est l'honneur de Dieu qui est en jeu, sa sainteté : « Je montrerai ***la sainteté de mon grand nom**, qui a été profané dans les nations. » En rassemblant de nouveau son Peuple sur sa terre, Dieu montrera qu'il est bien le plus grand.
3. Mais Dieu doit aussi rendre son peuple digne de lui. Pour cela, il va le purifier, avec une eau pure, mais de l'intérieur. Il va mettre en l'homme « un cœur nouveau », une nouvelle intelligence, « un esprit nouveau », un nouveau souffle, et ce souffle sera l'Esprit de Dieu lui-même. Alors, l'homme sera comme un complice aimant du vouloir de Dieu, de ses commandements. Tel est le mystère de notre baptême qui, du péché, nous conduit vers la Terre promise de la Pâque de Jésus, pour l'honneur de Dieu.

* **La sainteté de mon grand nom.** Littéralement : « Je sanctifierai mon grand nom ». C'est ce que redit le Notre Père : « Que ton Nom soit sanctifié ». C'est-à-dire, fais-toi reconnaître, manifeste-toi comme le Dieu Saint qui accomplit ce qu'il dit. Dans la prière des baptisés, c'est avant tout l'honneur du Père qui nous tient à cœur.

Romains 6, 3b-11 (Le baptême nous donne la vie nouvelle du Christ mort et ressuscité)

En Romains 5, Paul disait que le Christ nous a introduits dans l'amour gratuit de Dieu. Alors comment nous situer vis-à-vis du péché ? Pour répondre à cette question, on partira de la fin du texte : « Pensez que vous êtes morts au péché. »

C'est l'occasion pour l'Apôtre se redéfinir le baptême : l'eau ne donne pas le pardon ; elle y conduit, en nous plongeant dans la mort du Christ. De quelque manière, « notre mort ressemble à la sienne » : il est mort à cause du péché des hommes qui l'ont condamné. Nous, nous avons à faire mourir en nous « l'homme ancien », « notre être de péché ». De fait, dans le ***baptême** qui nous unit à la mort du Christ, nous tuons cet être ancien dominé par la puissance du mal.

Ainsi « affranchis », rendus libres, nous nous tournons vers l'avenir : nous ressusciterons, nous vivrons avec lui. « Le Christ ne meurt plus » et il ne veut pas non plus que meure notre être nouveau, né au baptême et orienté vers Dieu. Pour Paul, le baptême est un point de départ, une libération pour que nous accédions à l'essentiel : nous laisser guider par l'Esprit Saint qui met dans nos cœurs l'amour de Dieu (cf. Romains 8) et qui nous libère de ces tendances égoïstes que Paul appelle « la chair ».

* **Baptême et tombeau.** « Vous avez été conduits par la main [par les parrains ?] à la piscine du baptême, comme le Christ est allé de la croix au tombeau qui est là devant vous [= au lieu du Saint Sépulcre].(..) Nous n'avons pas été véritablement morts ni véritablement ensevelis (...) Le Christ a été réellement crucifié, réellement enseveli, et il a ressuscité véritablement. Et tout ceci nous est accordé par grâce. Unis par la représentation de ses souffrances, c'est en toute vérité que nous gagnons le salut » (*Catéchèse de Jérusalem aux nouveaux baptisés*, vers l'an 350).

Psaume 117 (« La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle »)

Ce psaume est un *Te Deum*, selon le titre proposé par la Bible de Jérusalem. La mise en scène est la suivante : le roi vient de remporter une difficile victoire (« on m'a poussé, bousculé pour m'abattre, mais le Seigneur m'a défendu », verset 13). Le voici à présent aux portes du Temple où il vient pour rendre grâce. Dans son ensemble, Le psaume a une forme dialoguée entre le discours du vainqueur, la réaction des assistants et les monitions des prêtres. Ainsi, au début, le souverain invite le peuple à s'unir à son triomphe qu'il doit à Dieu : « Que le dise Israël ; Éternel est son amour ! »

Les versets retenus ici n'ont pas de rapport direct avec l'épître qui précède. Simplement, c'est un programme de louange du temps pascal, le partage de notre joie avec le Ressuscité qui, selon la lecture chrétienne, s'exprime en ces termes : « Non, je ne mourrai pas, je vivrai, pour annoncer les actions du Seigneur. » Oui ! Le Seigneur Dieu a ressuscité son Fils, notre roi. « La pierre », Jésus, que les autorités juives et romaines (les bâtisseurs) avaient mis au remblai, est devenue « la pierre d'angle », la clé de voûte de la foi chrétienne.

Ce poème est champion ! Il n'est cité pas moins de seize fois dans le Nouveau Testament, toujours en lien explicite ou implicite avec la résurrection du Seigneur. Dans la *liturgie des heures*, ce psaume, soit à laudes, soit au milieu du jour, revient chaque dimanche, le jour qui célèbre la résurrection du Seigneur : « Voici le jour que fit le Seigneur, qu'il soit pour nous jour de fête et de joie » (verset 24).

Luc 24, 1-12 (« Pourquoi chercher le

Vivant parmi les morts ? «)

La Résurrection, mystère de foi

Certains voient dans la découverte du tombeau vide une scène de « preuve » : l'absence du corps prouverait la résurrection de Jésus. Après tout, cependant, d'autres explications de cette disparition sont possibles, comme celle de l'enlèvement du corps (cf. Matthieu 28, 11-15). En fait, le sommet de la scène se trouve dans le message des anges. Portant un « vêtement éblouissant », ils sont forcément des anges ! voir Luc 24, 23. Ce message s'adresse à nous et proclame ceci : seul le Ciel peut nous révéler comme un mystère la résurrection du Christ et son sens, et c'est à notre foi seulement, non à des preuves matérielles, que s'adresse cette révélation de Dieu.

Une révélation

Alors que les disciples masculins ont disparu de la scène, les femmes viennent honorer un défunt aimé. Elles l'ont suivi et servi en Galilée (cf. Luc 8, 3), elles étaient présentes au Calvaire et elles ont surveillé l'ensevelissement. C'est par elles que les disciples vont retrouver le chemin de la foi (Luc 24, 12.22-24). Entrées dans le tombeau, elles ne trouvent pas le corps « du Seigneur Jésus ». Ici la foi de saint Luc anticipe sur le cours du récit : qu'elles cherchent le corps de *Jésus*, soit ! Mais celui du *Seigneur*, non !

La première parole des anges joint une révélation à un reproche : Il est le Vivant et ne peut se trouver chez les morts. Elles devraient le comprendre : « Rappelez-vous... » La suite du message reprend ce que diront les premières Églises confessant le Christ ressuscité ; réciproquement, cette mise en scène affirme que la foi pascale des Églises vient d'une révélation divine.

La foi pascale est mémoire

Selon la perspective de Luc, ces femmes auraient dû, au contact de

Jésus et de son Évangile, se préparer à une telle révélation. Mais, en fin de compte, les anges réussissent leur mission : « Alors, elles se rappelèrent ses paroles. » Toujours dans l'optique de Luc, et à la différence de Marc et Matthieu, on ne trouve pas ici l'annonce d'apparitions du Christ en Galilée : c'est à Jérusalem qu'a commencé la Bonne Nouvelle du salut, avec l'annonce à Zacharie ; de même, c'est à Jérusalem, la ville du salut, que doit naître l'Église pascale et missionnaire.

Épilogue

D'abord les femmes rapportent leur expérience : on ne les croit pas. Il faudra que le Seigneur lui-même, dans cette journée pascale, réveille la foi de ses disciples. Pierre cependant veut bien constater, sans conclure, les signes rapportés. Sa découverte du linceul est mieux exploité par Jean 20, 6-7 qui semble dire symboliquement que le Seigneur n'a plus besoin de cette parure mortuaire.

Au seuil du temps pascal, les anges nous renvoient à notre mémoire croyante, à la nécessité de retrouver sans cesse dans les paroles et les gestes de Jésus les bases de notre foi en sa résurrection.